

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 26 (1888)  
**Heft:** 39

**Artikel:** Lo coup dè subliet  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-190574>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

générosité habituelle à la préoccupation de son père, feignit l'ennui, se plaignit de rester toujours au fond du palais de l'étiquette et demanda à voir au moins un peu la grande ville.

— Mais, mon enfant, objecta la baronne, attendons à demain; l'heure s'avance, et des femmes seraient en péril la nuit dans la rue.

— Aussi, ma chère maman, je ne requiers pas votre société.

— Et qui donc pourrait t'accompagner ?

— Mon père.

— Moi?... s'écria le baron profondément ému.

— Oui, vous. Il ne me suffit pas de vous avoir conduit à Paris, je veux encore que vous y retrouviez vos beaux souvenirs, les images chéries de votre passé.

— Cette petite est un ange ! dit le vieux gentilhomme en levant les yeux au ciel.

D'un geste rapide, il prit son feutre galonné, l'enfonça sur son front, et, saisissant la main de Sabine, qui, de son côté, s'était enlevée d'une large mante de taffetas noir et avait posé un *loup* sur son visage, il se précipita vers l'escalier.

Sabine et son père se dirigèrent dans la direction de l'hôtel de Kersac, dont le baron connaissait encore bien le chemin. La jeune fille soutenait de son mieux les pas tremblants du vieillard. Ils n'avaient pas le courage d'échanger une parole.

Enfin l'hôtel leur apparut, avec ses fenêtres à meneaux, ses vitraux peints, ses légers pignons et ses tourelles aux quatre angles. La grille en était étroitement fermée. La rouille avait rongé la forte serrure; à travers les barreaux, on pouvait apercevoir une vaste cour et les bâtiments du fond. Entre les pavés croissait une herbe épaisse qui s'arrondissait autour des marches à demi usées du perron de pierre. Ça et là gisaient dans l'immense étendue des fragments d'ardoises et de vitres que les ouragans des longs hivers d'exil avaient fait tomber du toit et des fenêtres disjointes. Les vents furieux s'étaient aussi déchainés contre la façade de l'hôtel. Les cariatides qui soutenaient au-dessus de la porte du vestibule l'écusson des Kersac avaient été mutilées par cette mitraille impitoyable. L'écusson lui-même étaient noirci par le temps, souillé par la pluie.

Le vieillard s'arrêta devant la demeure de ses ancêtres; il se sentit tellement bouleversé à cet aspect, qu'il fut obligé de s'asseoir sur un banc de bois heureusement placé vis-à-vis. Il resta longtemps silencieux, les yeux fixes, la bouche béante. Immobile auprès de lui, Sabine contemplait aussi le triste asile où son père était né. Elle ne pouvait s'imaginer que toutes ces salles fussent inhabitées; elle s'attendait à chaque instant à voir se dresser quelque forme humaine derrière les couleurs transparentes des vitraux, et cette pensée, d'abord sans consistance, finit par se changer en terreur.

Soudain la jeune fille s'aperçut que M. de Kersac s'affaissait; il pâlit, pencha la tête, ferma les yeux. Accablé d'émotion, il s'était évanoui, comme au jour du départ. Sabine poussa un cri et regarda d'un air égaré. Personne ne répondit à sa voix gémissante. La rue était devenue complètement noire. Avare de ses rayons, la lune éclairait seulement l'hôtel de Kersac et le faisait ressortir comme un point lumineux au milieu de cette longue traînée d'ombre. Sabine souleva avec désespoir la tête de son père, l'appelant de l'accent le plus tendre. Tout fut inutile.

Un quart d'heure s'écoula; il parut long comme l'éternité à la pauvre Sabine, qui avait fini par se blottir en pleurant contre le vieillard. Enfin, le trot d'un cheval retentit à une certaine distance. Sabine tressaillit... A cha-

que pas qui résonnait, un frémissement involontaire l'agitait comme l'espérance.

Voilà qu'un beau jeune homme, monté sur une blanche jument, sortit de l'obscurité. Plongé sans doute dans une heureuse rêverie, il avait abandonné les guides à son petit page qui marchait lentement.

Le noble visage, la tournure élégante de l'inconnu n'étaient pas faits pour effrayer Sabine. S'élançant donc au-devant de lui, elle joignit les mains en s'écriant :

— Ah ! monseigneur, pitié pour mon père !

Le jeune homme fit promptement reculer sa monture; il mit pied à terre et s'approcha du vieillard. Au même instant, celui-ci rouvrit les yeux. Il aspira l'air avec force, passa la main sur son front et murmura :

— Où suis-je, mon Dieu ?

— Ne craignez rien, mon père, s'écria Sabine. Votre fille est auprès de vous; et monsieur que voici voudra bien, je l'espère, nous servir de protecteur.

— C'est un titre dont je suis fier, répondit galamment le beau cavalier. Je tiens, madame, à vous accompagner avec mon page jusqu'à votre demeure, et si monsieur votre père me fait l'honneur d'accepter mon cheval, il lui sera facile de cheminer sans la moindre fatigue.

(A suivre).

### Lo coup dè subliet.

On ovrà cordagni, qu'avai fenna et einfants, demàoravè dein 'na mâison iò on cotavè la porta dévai lo né, ein metteint on bocon dè bou su la pécllietta, et s'on sè reduisai trâo tard, faillai fèrè dâo boucan po que cauquon vignè âovri. Lo cacapédze, que restavè tot amont, per dézo lè tiolès, étai d'obedzi dè subliâ po que sa fenna l'ouïè, se sè ramassavè quand la porta étai ellioûte et cotâie.

Cé coo, qu'étai prâo boun ovrâi quand l'étai à l'ovradzo, arâi travailli mémameint la demeinze; mâ po lo delon, vo ne lâi arîa pas fé preindrè lo treintset po on coup dè canon. Faillai que fassè lo bon-delon, et ma fâi bin soveint retornavè à l'hotò on bocon bliet.

Onna né que l'avâi onco mé tserdzi què dè coutema, et que s'étai attardâ pè lo cabaret, noutron « tire-legnu » arrevè tant bin què mau tantquî dévant la mâison, mâ quand vâo subliâ sa fenna, *motta!* l'avâi bio mettrè sa botse ein bliosset, fèrè lo mouzet et coudi subliâ, cein soelliavè, mâ cein ne subliavè pas, et l'est tot âo plie s'avoué sè petitès fullâès l'arâi pu détiendrè on lumignon. Ma fâi lo pourro gaillâ risquavè dè restâ lo resto dè la né pè la tserrâire quand pè bounheu vâi passâ cauquon à quoui ye fâ dâo mî que pâo, quand bin cein lâi étai molési :

— Su...u...bliâ vâi on coup, s...s...se vo plié, l'...l'...l'ami !

— Porquî fèrè, repond cé que passavè ?

— P...p...po ma fenna.

L'autro compreind l'affèrè, baillè on bon coup dè subliet et on momeint après on out onna fenêtra que s'âovrè per amont et onna fenna ein béguina que sè met à traitâ dè soulon lo pourro cacapédze ein lâi deseint que l'étai onna vergogne; et lâi débliottâ tot lo resto dâo chapitre, tot ein einfateint on gredon et dâi charguès po veni avau doutâ lo bocon dè bou.

— Ora, se fe lo cordagni à cé qu'avâi subliâ, ein v...v...vo remacheint m...m...millè iadzo, et...et... et... à delon que vint !